

Vingt et une nouvelles
de
S. J. Agnon

Prix Nobel de Littérature

Texte traduit de l'hébreu par
M.-R. LEBLANC
Dr en études hébraïques

AM

1977

Albin Michel



LE DIVORCE DU MÉDECIN¹

A

Quand je suis entré dans mon service à l'hôpital, j'y ai trouvé une jeune infirmière blonde, que tous aimaient. Les malades, sans exception, chantaient ses louanges et, quand ils entendaient le bruit de ses pas, ils se redressaient sur leurs lits, agitaient la main comme des enfants chéris appellent leur mère, et chacun disait : « Infirmière, infirmière, viens ! » Les grognons eux-mêmes, que tout mettait en colère, se détendaient en l'apercevant, oubliaient leurs griefs et s'empressaient de lui obéir. Elle ne s'imposait pas, mais le sourire qui éclairait son visage les amenait à l'obéissance. Plus encore que son sourire, ses yeux d'un bleu sombre : quiconque sentait sur lui leur regard se considérait comme un privilégié.

Une fois, je me suis demandé d'où lui venait cette puissance. Quand ses yeux se portaient sur moi, j'étais comme les malades. Pourtant elle ne s'intéressait pas plus à moi en particulier qu'aux autres. Elle ne semblait pas attirée par les hommes. Mais ce sourire sur ses lèvres et ce bleu sombre de ses yeux lui donnaient un charme inimaginable. Ses

1. « HaRofé ou Gueroushato », 1941 (remanié en 1952) ; dernier texte du recueil *Al Capoth haManeoul* (*Sur la poignée de la porte*).

collègues et même l'infirmière-chef la traitaient avec affection et amitié. Cette dernière, dans la quarantaine, était une femme hautaine, sèche et blafarde comme du vinaigre. Elle détestait tout le monde : les malades comme les médecins, n'appréciant peut-être qu'une sorte de café noir, des gâteaux salés et un chien, Rica. Mais, devant Dina, elle aussi perdait sa morgue et la traitait aimablement. Inutile de parler des médecins. Tout médecin en présence de qui elle servait un malade s'estimait chanceux. Notre professeur lui-même qui, après avoir examiné les malades, inspectait leurs lits pour voir s'ils étaient bien faits, ne se fâchait pas s'il la trouvait assise sur le lit d'un malade.

Ce vieillard, qui forma de nombreux élèves et découvrit des traitements pour plusieurs maladies, trouva la mort dans un camp de concentration où les sbires nazis l'outrageaient et le tourmentaient chaque jour. Ils lui ordonnèrent, une fois, de se coucher sur le ventre, bras et jambes étendus. Puis ils lui enjoignirent de se relever. Agacés par la lenteur du vieillard, ils le foulèrent aux pieds avec leurs bottes garnies de clous, au point de lui briser les membres. Il eut une hémorragie et mourut.

Qu'ajouter ? Cette jeune fille m'était chère, comme elle l'était à tous. Mais je dois avouer que moi aussi je lui plus. Tous ne pouvaient-ils pas en dire autant ? Les autres n'en étaient pas touchés. Moi je le fus et elle m'épousa.

B

Un après-midi, en sortant de la salle à manger, je rencontrai Dina.

« Es-tu occupée ? lui dis-je.

— Non.
— Pourquoi ?
— C'est mon jour de congé.
— Comment vas-tu fêter ce loisir ?
— Je n'y ai pas encore réfléchi.
— Permets-moi de te donner un conseil.
— Je vous en prie, monsieur le docteur.
— A condition de recevoir le salaire de mon conseil car, à notre époque, on ne fait plus de cadeau. »

Elle me regarda en riant.

« Voici un sage avis, qui est double : d'abord, nous irons au Prater, ensuite à l'opéra. Et si nous nous pressons, nous irons d'abord au café. Es-tu d'accord ? »

Elle hocha aimablement la tête.

« Quand partirons-nous ? dis-je.

— Quand vous le voudrez.

— Je laisse toutes mes occupations et je viens.

— Quand monsieur le docteur viendra, il me trouvera prête à partir. »

Elle s'en alla vers sa chambre et moi mettre de l'ordre dans mes affaires. Un moment plus tard, j'entra chez elle et la trouvai habillée pour sortir. Elle me sembla soudain toute nouvelle, revêtue d'une double grâce : celle que je lui connaissais dans sa blouse de service et celle que lui ajoutaient ses vêtements.

Je m'assis dans sa chambre et regardai les fleurs sur sa table et près de son lit étroit.

« Sais-tu le nom de ces fleurs ? »

Je citai pour chacune leur dénomination allemande et latine. Puis je craignis l'arrivée d'une urgence pour laquelle on m'appellerait. Je me levai et la pressai de partir. Elle en parut attristée.

« Pourquoi cette tristesse ?

— J'avais pensé que le docteur prendrait quelque chose.

— Partons maintenant, et si tu es gentille avec moi, je reviendrai et je goûterai avec plaisir tout ce que tu me donneras, et même j'en redemanderai.

— M'est-il permis de le croire ?

— Je t'ai déjà fait la promesse de te demander davantage. »

En sortant de la cour de l'hôpital, je dis au portier :

« Vous voyez cette infirmière ? Je la fais sortir d'ici. » Le portier nous regarda en souriant et dit :

« Ainsi soit-il, docteur ! Ainsi soit-il, Dina ! »

Nous sommes allés à la station de tramways. Il en arriva un, complet. Puis un second que nous décidâmes de prendre. Dina monta. Comme je la suivais, l'employé cria : « Complet ! » Elle descendit et en attendit un autre avec moi. Je pensais à la formule : « Si le tram ou la jeune fille s'en vont, qu'importe ? Il en arrive tout de suite d'autres. » C'était absurde en ce qui concerne la jeune fille : aurais-je pu en trouver une comparable à Dina ? Quant au tram, tout retard me contrariait.

Vint un tramway de banlieue : ses wagons étaient neufs, larges et vides ; nous y entrâmes. Soudain (ou, selon l'horloge, après un moment), nous arrivâmes au terminus : nous nous trouvions dans un site ravissant, très fleuri et aux habitations clairsemées.

Nous avons suivi la route en parlant de l'hôpital, des malades, de l'infirmière-chef, des médecins et du professeur qui soignait les malades des reins en les faisant jeûner un jour par semaine. Une fois, en effet, un de ces malades avait jeûné le jour de Kippour et on ne lui avait pas trouvé d'albumine dans les

urines. Puis nous avons parlé des mutilés de guerre et nous étions heureux de ne pas rencontrer de ces infirmes au cours de notre promenade. J'agitai soudain la main en disant :

« Laissons l'hôpital et les mutilés et parlons de choses plus gaies. »

Elle fut d'accord, pourtant elle semblait craindre de ne pas trouver d'autre sujet de conversation.

De petits enfants jouaient là. Ils nous virent passer et parlèrent tout bas.

« Madame sait-elle, dis-je à Dina, de qui parlent ces enfants ? De nous.

— C'est possible.

— Et sais-tu ce qu'ils disent ? Voici deux fiancés. »

Elle rougit en me répondant :

« Peut-être le disent-ils.

— Et n'as-tu rien à objecter ?

— Contre quoi ?

— Contre la conversation des enfants.

— Pourquoi m'en fâcherais-je ?

— Et si c'était la vérité ? Qu'en dirais-tu ?

— Que veut dire le docteur ?

— Si ce que disent les enfants était vrai, que toi et moi formions un couple. »

Elle me regarda en riant. Je lui pris la main.

« Donne-moi aussi ton autre main. »

Elle me la donna. Je m'inclinai, lui baisai les deux mains et la regardai. Elle rougit davantage.

« On dit que la vérité sort de la bouche des enfants et des sots. Les paroles des enfants, nous les avons entendues, maintenant, écoute ce que dit ce sot, moi en l'occurrence, car la sagesse s'est emparée de mon cœur. »

Je bégayai : « Ecoute-moi, Dina... »

Je n'avais pu exprimer qu'une bien petite partie

Le Divorce du médecin

de tout ce dont mon cœur débordait, et je fus le plus heureux des hommes.

C

Je n'ai pas connu dans ma vie de jours plus heureux que ceux qui s'écoulèrent entre mes fiançailles et mon mariage. En ces jours-là, j'appris à comprendre ce que les poètes ont voulu exprimer dans leurs chants d'amour ; mais je leur reprochais, à eux et à leurs poèmes, d'avoir chanté d'autres femmes que Dina. Je m'arrêtais très souvent, étonné : que d'infirmières dans l'hôpital ! Que de femmes dans le monde ! Et je ne regardais aucune d'elles ; seule cette jeune fille accaparait toutes mes pensées. Dès que je la revoyais, je m'accusais de folie d'avoir osé la comparer aux autres.

Mais le bleu de ses yeux s'assombrissait, comme un nuage prêt à laisser tomber des larmes.

Je l'interrogeai. Elle me regarda sans me répondre. Je répétai ma question. Elle se pendit à mon cou, en disant :

« Ne sais-tu pas combien tu m'es cher ? A quel point je t'aime ? »

Un sourire planait sur ses lèvres. Ce sourire me faisait perdre l'esprit par sa douceur... et sa tristesse.

Si elle m'aime, me demandais-je, pourquoi cette mélancolie ? Sa famille est peut-être pauvre ? Elle m'assura le contraire. Aurait-elle été engagée à un autre homme ? Elle me dit qu'elle était libre. Je la pressais de questions. Elle redoubla d'affection et se tut.

Malgré tout, je cherchai à connaître sa famille. Peut-être avait-elle été riche et était-elle tombée dans le besoin, ce qui aurait expliqué ses chagrins. J'appris

Le Divorce du médecin

que, parmi ses parents, les uns étaient des industriels, d'autres des gens renommés en diverses branches. Ils avaient largement de quoi vivre. J'en fus fier. J'étais issu d'une famille besogneuse, fils d'un pauvre ferblantier. Je me mis à soigner mon costume. Certes, elle ne faisait pas attention à mes vêtements, sauf si je lui demandais de les regarder. En outre, je redoublais de tendresse : affirmation illogique, puisque toute ma tendresse lui était acquise. Quant à elle, elle m'accordait toute son affection ; mais cette même affection gardait en elle un rien de tristesse qui jetait dans ma joie une goutte d'amertume.

Cette amertume se répandait dans tous mes membres et je m'en demandais la cause. Je continuais à la presser de me découvrir ses raisons. Elle me promit de parler, mais se tut. Je lui rappelai ses promesses. Elle prit ma main dans la sienne et me dit :

« Réjouissons-nous, mon chéri, réjouissons-nous, et ne mettons pas de cesse à notre joie. » Et elle poussa un gémissement qui me déchira le cœur.

« Pourquoi gémis-tu, Dina ? »

Elle sourit et me dit en pleurant :

« Je t'en prie, mon chéri, tais-toi. »

Je ne la questionnais plus ; mais mon esprit ne connaissait plus le repos. J'attendais qu'elle acceptât de me dévoiler ses raisons.

D

Un après-midi, j'allais lui rendre visite. A ce moment, libérée de son service, elle était dans sa chambre et se faisait une robe neuve. Je pris les pans de la robe

et les caressai. Elle me regarda dans les yeux et me dit :

« J'ai eu... des choses avec un autre. »

Elle vit que je comprenais mal et s'expliqua. Mon cœur défaillit, et un frisson me parcourut. Je me tus. Pas un instant je n'avais imaginé une telle chose, et restais éperdu, étonné de mon propre calme, stupéfait quant à elle qui avait pu agir ainsi contre l'honneur. Pourtant je ne modifiai rien de mon attitude envers elle, comme si elle n'avait pas failli, qu'il n'y eût rien eu. Et, vraiment, elle ne me semblait pas, alors, coupable ; elle m'était aussi chère qu'avant.

Quand elle l'eut compris, un sourire effleura ses lèvres ; mais elle tint les yeux fermés, comme si elle passait d'une obscurité à une autre.

« Qui est cet homme qui t'a abandonnée, qui ne t'a pas épousée ? »

Elle laissa passer ma question sans réponse.

« Ne vois-tu pas, Dina, que je n'ai aucun grief contre toi ? Mais ma curiosité me pousse à cette question. Dis-moi, ma chérie, qui est-ce ? »

— Que t'importe son nom ?

— Pourtant ? »

Elle le nomma.

« C'est un étudiant ou un professeur ? »

— C'est un employé. »

Ses proches emploient des salariés de valeur, pensai-je, des hommes cultivés et instruits. C'est bien sûr au plus remarquable d'entre eux qu'elle s'est donnée. En soi, peu importait ce que fut ce garçon à qui s'était attachée Dina, qui m'aimait plus que tout au monde. Mais pour me reconforter, j'imaginai qu'il s'agissait d'une personnalité bien différente de tous ses collègues.

« Un employé, dans quel poste ? »

— Il est aide-comptable dans un service juridique.

— Un petit employé comme un aide-comptable a pu te séduire et t'a abandonnée ? Dès le départ, tu voyais bien qu'il ne te méritait pas. »

Elle baissa les yeux en silence.

Depuis lors, je ne lui rappelais plus ses actions antérieures, de même que je ne parlais pas de la robe qu'elle avait portée la veille. Si je m'en souvenais, je chassais cette idée.

Il en fut ainsi jusqu'au jour de notre mariage.

E

Nous nous sommes mariés, comme la plupart des gens de notre génération, en cachette, sans cérémonie. Moi, je n'ai pas de famille, sauf peut-être un parent qui ferma les yeux de mon père ; et elle, depuis le jour où je l'ai recherchée, s'était éloignée des siens. En ces jours-là, on n'offrait plus de joyeux banquet. Un gouvernement partait, un autre le remplaçait, et, entre eux, cris et pleurs, massacres et destructions. Ceux qui, hier, commandaient, étaient emprisonnés ou se cachaient à l'étranger.

Ainsi nous sommes-nous mariés sans parents ni invités. Seule présence, le petit groupe de dix hommes qu'avait rassemblés le bedeau : des malheureux qui, l'heure précédente, avaient accompagné un mort et qui, maintenant, étaient les témoins de mon mariage. Que leurs vêtements étaient fripés et ridicules ! Leurs hauts-de-forme bien droits ! Quelle arrogance dans leurs yeux affamés, qui attendaient la fin de la cérémonie pour entrer dans la taverne avec l'argent que mon mariage leur rapporterait. J'étais de bonne humeur, et tout ce spectacle étrange ne

diminuait pas ma joie. D'autres viendraient se marier, avec des garçons d'honneur célèbres et riches ; moi, je me mariais avec, pour témoins, des pauvres, qui recevraient un morceau de pain pour salaire. Les enfants que nous mettrions au monde ne me demanderaient pas : « Papa, qui assistait à ton mariage ? » comme je n'ai jamais questionné mon père sur sa noce. Je mis la main à ma poche, en sortis quelques schillings que je remis au bedeau pour qu'il les leur distribuât, en supplément du salaire. Le bedeau prit les pièces en bredouillant quelques mots. Je craignis que mes témoins ne vinsent me couvrir de remerciements. J'avais prévu de leur dire que cela n'en valait pas la peine. Mais aucun d'eux ne vint. L'un se courba sur sa canne, l'autre se redressa pour paraître plus grand ; un troisième regardait la fiancée d'un regard indécent. J'appelai le bedeau.

« Celui-ci, me dit-il, et il appuya sur les C, celui-ci, c'est un employé qui a été mis à la porte. » Je hochai la tête et dis : « D'accord ! » comme si ce mot réglait tout.

Le bedeau choisit quatre de ses invités et leur remit quatre poteaux, sur lesquels il étendit l'étoffe du dais nuptial. Ce faisant, il bouscula un des porteurs qui chancela, faisant avec lui vaciller le dais. J'étais là quand je me souvins de l'histoire d'un homme qui avait été forcé par sa maîtresse à l'épouser. Il rassembla tous les amants avec qui elle s'était souillée avant le mariage, afin de lui rappeler sa honte et pour se punir lui-même d'avoir consenti à épouser une telle fille. Que cet homme était dégoûtant, que cette action était ignoble ! Mais cet homme, alors, me plut et j'approuvai son acte.

Lorsque le rabbin se leva pour lire la Ketouba, je regardai les témoins et je me représentai cette

femme et ses amis au même moment. Auparavant, quand ma femme tendit son doigt vers l'anneau nuptial et que je lui dis : « Voici que je te consacre... », je sentis en moi-même ce qu'avait dû ressentir cet homme au même moment.

F

Après la cérémonie, nous sommes partis à la campagne pour notre lune de miel. Je ne vous raconterai pas tout ce qui nous est arrivé en chemin, à la gare et dans le train. Je ne vous énumérerai pas les montagnes, les collines que nous avons vues, ni les rivières et les sources jaillissant dans les vallées et les montagnes, à la façon des romanciers lorsqu'ils en arrivent au voyage des jeunes époux. Sans aucun doute, il y avait là des montagnes, des collines, des sources et des rivières, et il nous est arrivé diverses choses sur la route. Mais tout glissa de mon cœur et fut oublié, à cause de cette première nuit. Si vous n'êtes pas fatigués, je vous la raconterai.

Nous sommes arrivés au village et nous sommes entrés dans un petit hôtel situé au milieu de jardins et environné de montagnes et de cours d'eau. Nous avons pris le repas du soir et sommes montés à notre chambre, que nous avait retenue le propriétaire, car, avant le mariage, je lui avais téléphoné. Ma femme inspecta la chambre et regarda longuement les roses rouges qui s'y trouvaient. Je dis en blaguant :

« Qui nous aime assez pour nous avoir envoyé ces belles roses ? »

— Qui ? demanda ma femme étonnée, comme si elle pensait qu'il y eût ici quelqu'un de connaissance, en dehors du personnel de l'hôtel.

— Quoi qu'il en soit, dis-je, je vais les enlever,

car leur parfum nous gênerait pour dormir... à moins que nous ne les laissions en l'honneur de ce jour ?

— Oui, oui », dit ma femme après moi. A sa voix, on aurait pu croire qu'elle n'entendait pas ses paroles.

« Veux-tu les sentir ?

— Oui, oui, je veux bien. »

Elle oublia de le faire. Cet oubli était étrange de la part de Dina qui aimait à s'entourer de fleurs. Je lui rappelai qu'elle ne les avait pas encore senties. Elle pencha la tête sur les fleurs.

« Pourquoi te penches-tu ? Tu peux les approcher de toi. »

Elle me regarda, comme si elle entendait une nouveauté. Le bleu sombre de ses yeux fonça et elle dit sur un ton de reproche :

« Tu es observateur, chéri. »

Je lui donnai un long baiser, fermai les yeux et lui dis :

« Maintenant, Dina, nous sommes seuls. »

Elle se leva, se déshabilla avec une excessive lenteur et se recoiffa. Elle était alors assise et penchée vers la table. Je me détournai pour voir ce qu'elle faisait pour tant tarder : elle lisait un petit journal, de ceux qui se trouvent dans les villages catholiques. L'article était intitulé : « Attendez votre Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. » Je pris le papier.

« Ton seigneur est déjà venu, lui dis-je, inutile d'attendre. » Et je posai ma bouche sur la sienne. Elle leva les yeux avec mélancolie et déposa le journal. Je la pris dans mes bras, la couchai sur le lit et baissai la lampe.

Les fleurs répandaient leur odeur, et un doux silence m'entourait. Soudain, j'entendis les pas d'un homme dans la chambre voisine. Je n'y fis pas attention. Que m'importait la présence d'un homme là-

bas ? Je ne le connaissais pas, et il ne nous connaissait pas ; et s'il nous avait connus, nous étions mariés selon les rites. J'embrassai ma femme avec un plus grand amour et je me réjouis d'elle, et je sus qu'elle était toute mienne.

Tandis qu'elle était dans mes bras, je tendis l'oreille pour savoir si les pas de cet homme avaient cessés. Je l'entendis marcher de long en large. Je me pris à supposer qu'il s'agissait de cet aide-comptable que ma femme avait connu avant son mariage. Mon cœur frémit, je me mordis les lèvres pour ne pas laisser échapper un mot brutal.

Ma femme en eut conscience et me demanda ce que j'avais.

« Rien, rien, lui répondis-je.

— Je sens que ton cœur est oppressé.

— Je t'ai déjà dit que non.

— Alors, je me suis trompée.

— Tu ne t'es pas trompée ! criai-je en perdant la tête.

— Qu'y a-t-il ? »

Je le lui dis.

Elle éclata en sanglots.

« Pourquoi pleures-tu ?

— Ouvre la porte et les fenêtres, me dit-elle en avalant ses larmes, et annonce ma honte au monde entier. »

Je rougis de mes paroles et la calmai. Elle s'apaisa et nous fîmes la paix.

G

Depuis lors, je fus hanté par cet homme, devant ma femme et loin d'elle. Seul, je pensais à lui ; si je bavardais avec elle, je me le rappelai ; et si je voyais

une fleur, je pensais aux roses rouges. Y avait-il devant moi une rose rouge ? Je croyais le voir en offrir à ma femme. Si elle n'avait pas humé le parfum des roses, la première nuit, c'est qu'elle avait eu honte, devant son mari, de sentir ces fleurs, semblables à celles que lui envoyait son amant. Elle pleurait, et je la calmais ; mais dans ce baiser de réconciliation, j'entendais l'écho d'un autre baiser, dont un autre l'avait baisée. Nous sommes des intellectuels ; des hommes modernes, avides de liberté, pour nous et pour tous les autres ; mais sur un point, nous sommes pires que les hommes les plus primitifs.

Ainsi passa la première année. Je voulais me réjouir avec ma femme, et partout je retrouvais celui qui détruisait ma joie, et j'étais en proie à la tristesse. Était-elle joyeuse ? Je cherchais la raison de sa joie : elle pensait à ce corrupteur. Je parlais de lui, et elle éclatait en sanglots.

« Pourquoi pleures-tu ? Il t'est pénible d'entendre blâmer ce débauché ! »

Je savais qu'elle ne l'aimait plus, ne pensait plus à lui. Si elle parlait de lui, c'était pour le condamner, car elle ne l'avait jamais aimé ; mais l'excès d'audace de ce garçon et sa propre légèreté avaient une fois enlevé à Dina le contrôle d'elle-même, et elle lui avait cédé. La connaissance de la situation ne me procurait pourtant aucune tranquillité.

J'aurais voulu connaître le caractère de cet homme. Qu'avait-il pour attirer une jeune fille bien élevée ? Je me mis à fouiller dans les livres de Dina, espérant y trouver ses lettres, car elle se servait souvent de ses lettres comme de signets. Je ne trouvai rien.

Peut-être les avait-elle mieux cachées, puisque j'avais inutilement fouillé tous ses livres. Je n'eus

pas l'audace de fouiller dans ses petits trésors. Ma colère s'en accrût ; car si ma conduite était honnête, mes pensées étaient dégradantes. Comme je ne voulais parler à personne de ses actions antérieures, je demandais conseil aux livres et me mis à parcourir des romans d'amour pour connaître le caractère des femmes et de leurs amants. Mais comme ces histoires m'ennuyaient, j'orientai ma lecture vers des documents de criminologie. Mes amis se moquèrent de moi, me demandant si je voulais entrer dans la police.

Pendant la deuxième année, aucune accalmie ne se produisit. Si un jour je n'avais pas parlé de lui, je prenais ma revanche le lendemain. Les chagrins que je lui causais rendirent ma femme malade. Je lui fis prendre des remèdes et continuai à la briser par mes paroles.

« Toutes ces maladies te viennent de celui qui t'a trompée, lui disais-je ; maintenant, il détruit d'autres femmes, et me laisse à soigner une épouse malade. » Je multipliais mes reproches et y revenais sans cesse.

C'est alors que Dina et moi commençâmes à rendre visite à certains de ses parents. Je dois ici faire une remarque étrange : vous savez déjà que Dina appartient à une bonne famille et que ses parents sont des gens de renom. Leur contact m'élargit les idées et je commençais à pardonner à ma femme. Ces gens étaient les petits-fils de ceux qui sortirent des ghettos et ils étaient parvenus à la richesse et aux honneurs ; leur fortune était un ornement pour leur gloire et leur gloire un ornement de leur richesse. Pendant la guerre, où tant de personnalités firent fortune aux dépens des affamés, eux se gardèrent de profiter de la misère et de chercher à obtenir plus que la portion de chacun. Avec le temps,

je me mis à considérer la famille de ma femme comme la mienne propre. Je fus parfois tenté de délier ma langue et de me confier à eux. L'ayant constaté, je pris peur et les évitai. La ville est grande, les gens très occupés : si quelqu'un s'éloigne de ses amis, ceux-ci ne courent pas après lui.

La troisième année, ma femme prit une autre attitude : si je parlais de lui, elle ne réagissait pas, et si je joignais leurs deux noms, elle gardait le silence comme si je n'avais pas parlé d'elle. J'enrageais en pensant : quelle perfide, cette femme qui ne sent rien !

H

Un soir d'été, nous étions assis, elle et moi, pour le repas du soir. Depuis longtemps, il n'avait pas plu et la ville était plongée dans une chaleur étouffante ; les eaux du Danube verdissaient et une odeur trouble se répandait dans la ville. Les fenêtres de notre terrasse vitrée augmentaient la chaleur qui fatiguait le corps et l'esprit. Depuis la veille, j'avais mal dans le dos et la douleur n'avait fait que croître. Ma tête était lourde et mes cheveux secs. Je passai la main sur ma tête en pensant que je devais me faire couper les cheveux. Je constatai alors que ma femme laissait pousser sa chevelure. Quoi ! ma tête ne supportait pas quelques centimètres de cheveux et elle laissait croître les siens, comme un paon, et sans me demander mon avis. Sa chevelure, évidemment, était belle, mais je n'étais pas de bonne humeur. Je reculai ma chaise de la table, comme si elle me gênait le ventre, je pris une mie de pain et la mastiquai. Depuis plusieurs jours, je n'avais pas prononcé *son* nom ; inutile d'ajouter qu'elle avait gardé le même silence. En

ces jours-là, je lui parlais peu, mais je ne formulais pas de plaintes.

Soudain, je lui dis qu'une idée me venait à l'esprit. Elle hocha la tête et dit :

« Oui, oui, c'est mon avis.

— Lis-tu au fond de mon cœur ? lui dis-je. Si oui, dis-moi à quoi je pense.

— Le divorce », dit-elle tout bas.

Mon cœur bondit et mon esprit vacilla. Malheureux ! Comment te comportes-tu avec ta femme pour la réduire à un tel désespoir !

« Comment connais-tu le fond de mon cœur ? lui demandai-je tout bas.

— Que fais-je tous les jours ? Je pense à toi, mon ami. »

Un mot m'échappa : « Et tu es d'accord ?

— A propos du divorce ? »

Je baissai les yeux et hochai la tête en signe d'assentiment.

« Que je le veuille ou non, j'accepte de faire tout ce que tu désires, pour alléger tes souffrances.

— Même par un divorce ?

— Même par un divorce. »

Je savais quel bonheur je perdais ; mais le mot était prononcé ; mon irritation me fit perdre tout contrôle. Je levais les mains et dis, en proie à la colère : « Parfait ! »

Plusieurs jours passèrent et je ne soufflais mot ni du divorce ni de celui qui causait cette ruine.

Trois ans se sont écoulés depuis notre mariage, m'étais-je dit. Le temps n'est-il pas venu d'oublier cette affaire ? Si je l'avais prise veuve ou divorcée, aurais-je eu des reproches à lui adresser ? Il me semble avoir épousé une veuve.

Etant arrivé à cette conclusion, je me reprochai de l'avoir tant attristée et je décidai d'être aimable

avec elle. Je devins alors une créature nouvelle et sentais mon amour s'éveiller comme aux jours où j'avais fait sa connaissance.

J'en arrivais à penser que tous nos désirs et nos sentiments ne dépendent que de notre volonté. Alors pourquoi éveiller en soi-même la colère et la méchanceté ? Ne pouvons-nous pas choisir le bien et la joie ?

Et tout alla bien... jusqu'à ce que l'affaire en revînt à son point de départ.

I

Une fois, on amena un malade à l'hôpital. Je l'examinai et le confiai aux infirmières pour qu'il fît sa toilette et se couchât. Le soir je vins visiter les malades. J'arrivai près de son lit et vis, sur l'écrêteau placé au-dessus de sa tête, *son* nom : je savais qui il était.

Que faire ? Je suis médecin, je le soignai. On peut dire que je pris pour lui bien plus de mal qu'il n'était nécessaire, au point que tous ses voisins de lit en étaient jaloux et l'appelaient « le chouchou du médecin ». Et ils avaient raison : je prenais soin de lui bien au-delà de ses besoins.

J'avais dit aux infirmières que j'avais décelé en lui un mal insuffisamment étudié et que je désirais procéder à des recherches. Je leur recommandais de lui donner une nourriture de choix, et parfois je lui fis ajouter un verre de vin pour qu'il se plût à l'hôpital. Je recommandais de ne pas être sévère avec lui, et, s'il prenait quelque peu de liberté, de ne pas exiger de lui l'exécution stricte du règlement.

Il avait son lit à l'hôpital, mangeait, buvait et jouissait de gâteries. Je venais près de lui, l'examinais, renouvelais l'examen, lui demandais s'il avait

bien dormi, s'il avait assez de nourriture. Je lui prescrivais des remèdes et louais sa constitution, lui assurant qu'il était bâti pour vivre longtemps. Il écoutait, se réjouissait devant moi comme un ver.

« Si vous avez l'habitude de fumer, lui dis-je, vous en avez l'autorisation. Moi, je ne fume pas, et si vous me demandez ce que j'en pense, je vous dirai que c'est nuisible à la santé ; mais si vous en avez l'habitude, je ne vous en empêche pas. » Je lui accordai de même plusieurs autres privilèges, pour qu'il s'estimât heureux.

Le voilà, pensais-je, cet homme dont je ne perds pas un des mots, et pour qui je me fatigue tant ; et tout cela à cause de cette action impossible à rappeler et impossible à oublier. En outre, je le regardais et essayais de le comprendre pour découvrir ce qu'il avait reçu de Dina et ce qu'elle avait reçu de lui. Au milieu de mes occupations, j'allais jusqu'à copier certains de ses gestes.

J'avais d'abord caché toute l'affaire à ma femme ; mais lui était loin de garder le silence. Ma femme entendit parler de lui et ne manifesta aucun intérêt. Evidemment son attitude m'était agréable, mais je n'étais pas satisfait, tout en sachant que si elle avait agi autrement, j'aurais été furieux.

Quelques jours plus tard, il était guéri et l'heure de son départ sonnait. Je le retins un jour encore, puis un autre, et recommandai à nouveau aux infirmières de le bien traiter pour qu'il ne soit pas pressé de partir. En ces jours, juste après la guerre, il était difficile de nourrir tous les malades, à plus forte raison les convalescents et ceux qui étaient guéris. Je lui donnais sur ma part, sur ce que m'apportaient les paysans. Il mangeait, buvait et se réjouissait, lisait les journaux, se promenait dans le jardin, jouait avec les malades, s'amusait avec les infir-

mières ; il grossit, jouissant d'une meilleure santé que tous ceux qui le soignaient ; il n'était plus possible de le garder encore à l'hôpital. J'ordonnai qu'on lui servit un beau repas d'adieu et le libérai.

Après son repas, il vint prendre congé de moi. Je regardai la graisse de son double menton. Ses yeux étaient enfoncés comme ceux d'une femme qui renonce à tout pour se gaver. J'étais debout devant ma table, feuilletant parmi les papiers comme si je cherchais un objet perdu. Puis je saisis un petit tube que j'examinai. Pendant que je faisais mine d'être ainsi occupé, entrèrent deux infirmières : une pour me poser une question et l'autre pour dire au revoir au « chouchou du médecin ». Je tournai soudain la tête comme si je me souvenais qu'on m'attendait et laissai échapper un cri d'étonnement comme le fait Dina quand elle voit qu'on l'attend. En même temps, je regardais ce convalescent trop gras en me disant :

« Tu ne sais pas qui je suis, mais moi je sais qui tu es ; c'est toi qui m'as apporté la ruine et qui as détruit la vie de ma femme. » La colère me saisissait au point que j'eus mal aux yeux.

Il me tendit la main avec une extrême modestie en bafouillant des mots de remerciement : je l'avais sauvé de la mort et rendu à la vie... Je lui tendis le bout des doigts, en un geste qui pouvait être machinal ou dédaigneux, et aussitôt je les essuyai à ma blouse comme si j'avais touché un insecte crevé, ou que je me fusse détourné d'une ordure. Il me semblait que les infirmières qui me regardaient comprenaient la raison de ma conduite ; mais c'était impossible.

Un moment après, je revins à mon travail, mais je n'étais maître ni de mon cœur ni de ma tête. Je montai au bureau des médecins et demandai à un confrère de me remplacer, prétextant un appel du

tribunal : je devais témoigner dans un procès criminel et l'affaire ne souffrait pas de retard.

Une infirmière me proposa d'appeler un taxi.

« Bien sûr, bien sûr... », dis-je.

Pendant qu'elle allait au téléphone, je sortis de l'hôpital, l'esprit égaré.

Sur ma route, je passai devant un café et je voulus y entrer pour noyer mon chagrin dans l'alcool, comme le disent les désespérés. J'eus honte de moi et me gourmandai : tous les chagrins finissent et le mien passerait... Mais ma honte ne dura que peu et je fus repris par ma souffrance. Je marchais au hasard. Après une heure ou deux, je m'arrêtai et vis que j'avais tourné sur moi-même, sans m'éloigner.

J

Je rentrai chez moi et parlai à ma femme. Elle m'écouta sans mot dire. J'étais furieux qu'elle gardât le silence, comme si mes propos étaient sans importance. Je baissai la tête comme il l'avait fait en me remerciant et, imitant son ton de voix, je dis : « Je remercie monsieur le docteur, qui m'a sauvé de la mort et rendu à la vie. »

« Telles étaient sa voix et son attitude », dis-je à ma femme, pour lui faire honte de l'avoir aimé et de s'être donnée à lui avant de me connaître.

Ma femme me regarda comme si tout cela ne la concernait pas. Je restai en face d'elle : lirais-je sur son visage le moindre signe de joie, en apprenant la guérison de cet imbécile ? Je n'y vis rien, de même qu'auparavant je n'avais discerné aucun signe de tristesse quand je lui avais appris sa maladie.

Deux ou trois jours plus tard, l'affaire avait perdu son mordant et ne me blessait plus. Je soignais

mes malades, multipliais les conversations avec les infirmières et, aussitôt après mon service, je rentrais à la maison près de ma femme. Je lui demandais, parfois, de me lire quelques pages de ses livres. Elle le faisait. Je restais à la regarder, me demandant si tous ceux qui la voyaient n'oubliaient pas leurs soucis et leur colère.

Nous invitations parfois un camarade pour une tasse de café ou pour le repas du soir, et nous parlions de tout ce que l'on racontait autour de nous. Je compris à nouveau qu'il y avait dans le monde autre chose que le souci des femmes. Je me couchai très souvent, l'esprit détendu et heureux.

Une nuit, je vis en songe cet homme : ses traits étaient tirés et il semblait un peu sympathique. J'eus honte de le juger si mal et décidai de faire taire ma colère à son endroit.

« Que veux-tu de moi ? me dit-il en s'inclinant. Est-ce pour me punir que tu cherches mon malheur ? »

La nuit suivante dînèrent à notre table deux de nos amis : une femme et son mari qui nous étaient chers à tous deux ; lui pour ses qualités rares, elle pour ses yeux bleus pleins d'éclat, son front haut qui pouvait faire croire à une grande sagesse, et ses boucles blondes qui tremblaient sur sa jolie tête. Nous restâmes ensemble environ trois heures, sans sentir le temps passer. Il parlait des affaires du jour et elle l'entourait de l'éclat de ses yeux.

Après leur départ, je dis à ma femme que j'allais lui raconter un rêve.

« Un rêve ? » dit ma femme étonnée, et elle me jeta un regard triste, en répétant tout bas : « Un rêve... », car je n'avais pas l'habitude de lui en raconter ; et à ce qu'il me semble, pendant toutes ces années, je n'avais guère rêvé.

« Oui, j'ai rêvé », dis-je ; et, après ces mots, mon cœur frémit.

Dina me considérait. Je me levai et lui racontai mon rêve. Ses épaules tremblèrent, elle frémit de tout son corps, tendit les bras, se jeta à mon cou et m'embrassa ; moi aussi je l'embrassai. Nous sommes ainsi restés serrés, avec amour, tendresse et pitié ; mais, pendant tout ce temps, l'image de cet homme ne quitta pas mes yeux et je l'entendais répéter : « Est-ce pour me punir que tu cherches mon malheur ? »

Je détachai de mon cou les bras de ma femme et une grande tristesse m'envahit. J'allai me coucher et je repensais à tout, en silence et avec calme, jusqu'à ce que je fusse vaincu par le sommeil.

Le lendemain, nous nous sommes levés et avons pris ensemble le petit déjeuner. Dina avait son aspect habituel. En moi-même je lui étais reconnaissant de ne pas me faire de reproches sur les événements de la veille. Je me souvenais alors de toutes les peines et les tourments que je lui avais fait subir depuis le jour de notre mariage, car en tout temps, à toute heure, je l'avais blessée et outragée. Elle acceptait tout en silence. J'étais plein d'amour et de tendresse pour cette malheureuse que j'avais tant torturée ; je décidai de la laisser tranquille et d'être aimable. C'est ce que je fis un jour, deux jours, trois jours..

K

Et je pensais déjà que tout était arrangé. En vérité, rien ne l'était. Ma paix me fut enlevée d'ailleurs.

Ma femme se conduisait comme si je lui étais devenu étranger. Est-ce que tous mes efforts ne tendaient pas à son bonheur ? Elle le sentait, mais ne

le montrait pas. Elle ne souffrait plus, mais elle avait trop souffert.

« Comme il serait bon de mourir ! me dit-elle un jour.

— Pourquoi ?

— Tu le demandes ? » Et dans le pli de sa lèvre, je vis une sorte de sourire qui me bouleversa.

« Ne sois pas stupide !

— Je ne le suis pas, mon chéri, gémit-elle.

— Alors, c'est moi l'idiot ?

— Toi non plus, tu ne l'es pas.

— Que veux-tu donc de moi ? dis-je en élevant la voix.

— Ce que je veux ? Ce que tu désires.

— Mais je ne veux rien. »

Elle me regarda en face.

« Si tu ne veux absolument rien, tout est parfait.

— Parfait ? » Et je ris d'un rire moqueur.

« Ce rire ne me plaît pas, vois-tu, mon chéri.

— Alors, que faire ?

— Fais ce que tu désires.

— C'est-à-dire ?

— Pourquoi reviendrais-je sur ce que tu sais ?

— Je ne sais rien. Mais toi, tu le sais ; alors, dis-le. »

Et elle murmura : « Le divorce.

— Tu veux me forcer à te répudier !

— Si tu penses qu'il est préférable pour toi de parler ainsi, d'accord. C'est moi qui veux t'y forcer, je suis pleinement d'accord.

— C'est-à-dire ?

— Pourquoi revenir inutilement sur les faits ?

Faisons ce qui est écrit à notre endroit, là-haut.

— Les décisions du ciel te sont révélées ! dis-je, poussé à la moquerie par la colère. Tu sais ce qui y est écrit ? Je suis médecin et il n'existe pour moi

que ce que je vois. Mais, toi, tu sais ce qui est écrit au firmament. Qui t'a appris cette sagesse ? Peut-être ce même débauché !

— Je t'en prie, tais-toi. »

Elle passa dans l'autre pièce et verrouilla la porte. Je m'en approchai et la priai, sans succès, de m'ouvrir.

« Je m'en vais, toute la maison est à ta disposition ; inutile de fermer à clef. »

Devant son silence, je craignis qu'elle ne prît un somnifère et ne se suicidât — à Dieu ne plaise ! Je la priai, la suppliai d'ouvrir et elle ne bougea pas. Je regardai par le trou de la serrure et mon cœur battait à se rompre. Je restai ainsi devant la porte fermée, jusqu'à la tombée du jour.

Avec les ténèbres, elle sortit de sa chambre, blanche comme une morte. Je pris ses mains dans les miennes et le froid mortel qui s'en dégageait me glaça. Elle ne retira pas ses mains des miennes, comme si elle ne sentait rien.

Je la couchai et lui soutins le cœur avec une piqûre ; je ne la quittai pas avant qu'elle ne se soit endormie.

Je regardais son visage, pur de toute honte, sans la moindre trace de dépravation. Qu'est beau le monde qui possède une telle femme, pensais-je, et quelle vie difficile nous menons ! Je me penchai pour la baiser, elle remua la tête en signe de refus.

Je ne sais si elle avait pris conscience de ma présence. Je perdis courage et ne m'approchai plus d'elle ; mais je restais assis, non loin, toute la nuit.

Le lendemain, j'allai à mon travail et revins à midi. Avec sagesse ou sans, je ne parlai pas des événements de la veille et elle n'en dit rien. Ainsi passèrent un jour, deux jours, trois jours. Je pensais que tout redeviendrait comme avant ; pourtant je

comprenais que si, moi, je voulais oublier, elle n'oubliait pas.

Puis son expression se raffermir et elle changea de mode de vie. Elle venait généralement à ma rencontre quand je rentrais ; elle ne le fit plus. Elle me laissait parfois à la maison et sortait. Quand je rentrais, je ne la trouvais pas.

Alors arriva l'anniversaire de nos fiançailles.

« Nous fêtons cela, lui dis-je, et nous retournerons là où nous étions alors allés en voyage.

— Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Parce que je dois aller ailleurs.

— Où, s'il te plaît ?

— Je m'occupe d'une malade.

— Qu'arrive-t-il soudain ?

— Rien n'arrive soudain. Depuis un certain temps, j'ai décidé de me remettre à travailler.

— Mon salaire ne te suffit-il pas ?

— Autrefois si. Maintenant non.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Si tu ne le sais pas de toi-même, je ne peux te l'expliquer.

— Est-ce une affaire si grave qu'il soit difficile de l'expliquer ?

— Il n'est pas difficile de l'expliquer, mais je me demande si tu voudras comprendre.

— Pourquoi ?

— Parce que je cherche à gagner ma vie.

— Manques-tu de quelque chose chez toi, que tu veuilles gagner de l'argent ?

— Aujourd'hui j'ai de quoi vivre, mais qui sait demain ?

— Mais que se passe-t-il, tout à coup ?

— Je t'ai déjà dit que rien n'arrive soudainement.

— Je ne comprends pas.

— Tu comprends très bien ; mais il te plaît de dire le contraire. »

Je secouais la tête en signe de désespoir et ajoutai :

« Cette dialectique m'est étrangère.

— Elle t'est étrangère et ne m'est pas plus familière ; il est donc préférable de se taire. Tu fais ce que tu veux et moi ce qui me plaît.

— Je sais ce que je fais, mais j'ignore ce que tu veux.

— Si tu ne le sais pas aujourd'hui, tu le sauras demain. »

Mais elle ne réussit pas dans son entreprise — ou, si elle réussit, elle n'y gagna pas un sou : elle soignait une jeune fille paralysée, enfant d'une pauvre veuve, et elle ne reçut pas le salaire de sa peine. Bien au contraire, elle aidait ses protégés de son argent et leur apportait des fleurs.

Les forces de Dina déclinaient et elle aurait dû être soignée plutôt que de soigner les autres.

« Jusqu'à quand, lui demandai-je un jour, te fatigueras-tu pour cette malade ?

— Me questionnes-tu en tant que médecin ? me répondit-elle.

— Quelle différence si je parle en tant que médecin ou en tant que mari ?

— Au médecin, je ne sais que répondre ; au mari, je ne vois pas ce qu'il faut répondre. »

Je fis mine de croire qu'elle avait voulu s'amuser et je ris. Elle se détourna et s'en alla. Le sourire, alors, quitta mes lèvres et n'y revint plus.

Je me disais que ce n'était qu'une tempête à supporter ; pourtant je savais que tout mon espoir était vain. Je me souvenais de cette heure où, pour la première fois, j'avais parlé avec elle de divorce,

Le Divorce du médecin

et de ce qu'elle m'avait répondu : « Que je le veuille ou non, je serais heureuse de faire ce que tu désires pourvu que cela allège tes souffrances, même au prix d'un divorce. » J'en arrivais à penser que, malgré moi, nous n'avions pas d'autre solution. Dina avait été sage en disant que nous devions nous soumettre à notre destin fixé là-haut. Peu après, je compris clairement ce que je n'avais pas vu d'abord et je décidai aussitôt de répudier Dina. Nous n'avions pas d'enfant ; car j'avais craint d'engendrer de peur que nos enfants ne ressemblassent à cet homme. Je réglai nos affaires et lui donnai l'acte de divorce.

Ainsi nous sommes-nous séparés comme on se débarrasse d'une écharde ; mais, dans mon cœur, demeure le sourire de ses lèvres et le bleu sombre de ses yeux, comme au jour où je l'ai vue pour la première fois. Parfois, la nuit, je me redresse, comme ces malades qu'elle soignait, j'agite la main et j'appelle :

« Infirmière, infirmière, viens ! »

TABLE

Introduction	7
Le Foulard	13
La Légende du scribe	27
La Chèvre	45
La Dame et le colporteur	49
Le Visage et son image	64
La Maison du père	72
En allant chez le médecin	77
Amitié	81
Le Document.	89
L'Orchestre	93
Au début du Jour	102
Une Miche entière	111
Premier baiser	128
D'un logement à l'autre	134
Sur la route	149
Une nuit	161
La Lettre	172
Les Abandonnées	205
Fernheim	220
Métamorphose	236
Le Divorce du médecin	259

